

# *Après* les attentats. Discours de savoir et action citoyenne dans les carnets de recherche en ligne

## Introduction (**diapo. 1**)

Par cette contribution, je voudrais étudier comment certains carnets de recherche en sciences humaines et sociales, hébergés sur la plateforme *Hypothèses*, peuvent constituer le lieu d'une interrogation citoyenne et d'un dialogue entre les chercheurs et la société civile.

La communication de la recherche sur *Hypothèses*, plateforme de blogging scientifique (**diapo. 2**), se distingue d'autres modes de publication que sont les articles en revues ou les monographies. Basée sur la publication de billets, elle favorise en effet une prise de parole régulière et brève, en lien direct avec l'actualité (Dacos et Mounier 2010). Cette actualité peut être celle du chercheur, d'un domaine de recherche, d'un média de la recherche, ou encore plus largement une actualité sociale – autant de strates d'actualités qui, publiée en un même lieu, entrent en résonance. Comme plateforme de *science ouverte*, diffusant en libre accès les écrits scientifiques, *Hypothèses* autorise aussi l'élargissement potentiel de son lectorat : la présence d'un éventuel public extra-académique est ainsi prise en compte dans les discours d'accompagnement de la plateforme, tout comme au sein de carnets explicitement dédiés à la vulgarisation qui restent au demeurant très minoritaires (on citera, par exemple, le magazine *Monde Sociaux* qui se fait écho des actualités de la recherche en sciences humaines)<sup>1</sup>.

Il s'agira ici, à travers l'analyse comparative de deux carnets de recherche où l'on traite des attentats de Paris<sup>2</sup>, de déterminer comment l'actualité est construite comme référent du discours scientifique, et à quelles fins. Plus précisément, je m'attacherai à répondre aux questions suivantes : Comment les chercheurs se présentent-ils au sein de ces deux carnets, qui s'inscrivent aussi bien dans une démarche de recherche que dans l'éclairage d'une actualité sociale destinée à un public à la fois scientifique et extra-scientifique ? Quelle image de l'allocutaire construisent-ils, et comment l'invitent-ils à s'appropriier les contenus diffusés ?

---

<sup>1</sup> Le catalogue francophone recense 45 carnets dédiés à la vulgarisation (sur un total de plus de 2000 [au 2 janvier 2017]) – il s'agit là toutefois de carnets explicitement déclarés comme tels par les auteurs.

<sup>2</sup> Cette communication fait suite à un travail réalisé dans le cadre du séminaire « Analyse des médias numériques » dispensé par le Pr J. Bonaccorsi (18-21 avril 2017, UCL – FUCaM) [en ligne : <https://driv.hypotheses.org/251>].

Enfin, comment qualifier cette entreprise particulière de transmission des connaissances entre les chercheurs et le public profane, puisqu'il ne s'agit peut-être pas à proprement parler de vulgarisation (au sens classique du terme) ?

### Cadre théorique (**diapo. 3**)

Pour traiter les deux premières questions (je réserve la troisième pour la conclusion), j'utiliserai des outils issus des travaux en analyse du discours (numérique) et en Sciences de l'Information et de la Communication (SIC)<sup>3</sup>.

Les SIC font figure de pionnières dans les travaux consacrés à la textualité numérique ; elles étudient en effet depuis les années 1990 le devenir de la forme-texte à l'écran. L'*écrit d'écran* se signale ainsi par une *énonciation éditoriale* particulière (Souchier 1996; Souchier et Jeanneret 1999; Jeanneret et Souchier 2005), organisant le texte en différents cadres visuels à travers lesquels il est possible de circuler en activant des *signes-passeurs* (flèches, icônes, hyperliens, etc.) (Davallon et al. 2013a, paragr. 11). Ces signes invitent l'utilisateur à composer un parcours à travers les différentes modalités d'affichage du texte numérique, désormais envisagé en tant que *textiel* - soit un objet tout à la fois langagier et technique, manipulable, inscrit dans un réseau de relations. Les *écrits d'écran* sont structurés par les *architextes informatisés* (Jeanneret et Souchier 2005; Tardy et Jeanneret 2007), outils d'écriture en amont du texte, que sont les logiciels, les gestionnaires de contenus etc.

En analyse du discours (**diapo. 4**), les travaux de Paveau ont bien montré que le discours numérique ne pouvait être envisagé sans prendre en considération la matérialité particulière de l'environnement numérique, qui agit sur les pratiques discursives à différents niveaux. Pour en rendre compte, elle s'appuie notamment sur les acquis des SIC. Paveau relève ainsi quatre caractéristiques du *technodiscours* que sont (i) sa *standardisation* (stabilisation de formes discursives dans l'environnement numérique en vue de faciliter leur circulation), (ii) sa *délinéarisation* (rupture de l'axe syntagmatique par les hyperliens), (iii) sa *plurisémotivité* (intégration de matériaux non langagiers, par exemple iconographiques ou audio-visuels) et (iv) son *augmentation* (par des commentaires, réponses, etc.) (Paveau 2012, 2015, 2016, 2017). Paveau souligne ainsi l'opérativité du discours numérique, signalant iconiquement des éléments langagiers activables (qu'elle nomme *technomots* ou *technosegments*) ; ainsi que de nouvelles

---

<sup>3</sup> Plus précisément en ce qui concerne l'analyse des médias informatisés Nous considérerons ici le terme dans l'acception de Jeanneret, soit un « dispositif médiatique qui permet la circulation des écrits d'écran sur les réseaux et les différents matériels informatiques. » (Jeanneret 2014, 13).

formes de discours non langagières que sont par exemple les *technosignes* (émoticônes, boutons, etc.) (Paveau 2015a, 2015b) – en quelque sorte, la « traduction » en analyse du discours des concepts de *textiel* et de *signes-passeurs*. Une des conséquences majeures de la matérialité du substrat numérique pour le discours est donc la multiplication des instances énonciatives, ce que traduit bien le concept d'*écrilecture* (Paveau 2016) manifestant la participation conjointe du scripteur et du lecteur dans le processus d'écriture – mais c'est aussi le cas, par exemple, des informaticiens créant les *architextes informatisés*, car ces outils « commandent » les formats d'écriture<sup>4</sup>.

Enfin, pour ce qui concerne plus spécifiquement le discours scientifique (**diapo. 5**), on ajoutera à cela que le contexte de la science ouverte (favorisée par le substrat matériel du Web et la circulation en réseau qui en découle) l'engage dans une nouvelle *dimension argumentative* (Amossy 2000), alors qu'il était autrefois considéré comme un *discours fermé*, établi par des spécialistes pour des spécialistes (Charaudeau et Maingueneau 2002 : 261). Ce qui nous intéresse dans la notion de *dimension argumentative* est le fait que tout discours est fonction d'un auditoire, au sens rhétorique du terme (donc comme construction mentale de l'orateur)<sup>5</sup> : c'est-à-dire que, même dans les textes qui ne développent pas une argumentation explicite visant à convaincre l'allocutaire d'adopter une position A au détriment d'une position B, on trouve une volonté de la part du locuteur d'agir sur lui en lui faisant partager une vision du monde ou en suscitant une émotion qui l'incitera à agir. Et ça se passe alors non pas au niveau du *logos* (dans le choix et l'organisation des arguments, par exemple) mais par un travail sur l'*ethos*, l'image que l'orateur se donne pour asseoir une légitimité énonciative, et sur le *pathos*, le levier émotionnel qui incite l'auditoire à l'action. La dimension argumentative de l'écrit scientifique s'exerce en général en vue de faire adopter la thèse défendue par le chercheur, qui s'inscrit donc dans un interdiscours scientifique (ce qui ne sera pas le cas ici, ainsi qu'on le verra).

## Observables

Ce cadre théorique rapidement posé, j'en viens maintenant à l'analyse des observables tirés des carnets étudiés, qui sont Janvier/Novembre 2015. Réfléchir après... et UC@ctualité (**diapo. 6**). Les observables sur lesquels je construirai mon analyse sont :

---

<sup>4</sup> Outre le fait que ces architextes informatisés sont eux-mêmes une formalisation d'usages pré-existants (Jeanneret 2014).

<sup>5</sup> Cf. (Perelman et Olbrecht-Tyteca 1988).

- les pages d'accueil des deux sites telles que capturées en date du 2 janvier 2017 ;
- les deux articles qui en explicitent le projet communicationnel : « Ouverture » dans *Janvier/Novembre 2015*, et « Les attentats, et après [éditorial] » de *UC@ctualité*;
- les cinq derniers billets publiés par le carnet de recherche en date du 2 janvier 2017 (pour *UC@ctualité*, dans la section « les attentats, et après ? » uniquement)<sup>6</sup>.

## Terrain

### *Énonciation visuelle de la page d'accueil*

Le premier contact avec la page d'accueil des carnets étudiés témoigne, d'un point de vue strictement visuel, de choix contrastés. L'image du bandeau me paraît de ce point de vue assez parlante : celle d'*UC@ctualité* montre un alpiniste isolé sur un sommet enneigé, contemplant à la jumelle le paysage qui s'offre à lui - vision presque caricaturale de l'universitaire planant au-dessus de la mêlée. Le bandeau de *Janvier/Novembre 2015* présente précisément une photographie en gros plan de cette mêlée, issue probablement des manifestations ayant suivi les attentats. On y voit des corps serrés, des mains nouées, à travers lesquelles on peut lire la recherche d'un renforcement des liens sociaux et d'une cohésion nationale sécurisante (dont témoigne d'ailleurs le panneau portant la mention « Pas peur »). Les tons contrastent également : à la paix tranquille et froide du décor blanc et bleu s'opposent les nuances de gris, rappelant les coloris de la presse imprimée ancienne, sur lesquelles tranche le rouge des liens cliquables – couleur vive pouvant évoquer celle du sang ou des révolutions populaires. À la prise de hauteur, s'oppose une approche que l'on voudrait « en situation ».

Les éléments de titre contribuent à éclairer la saisie de l'actualité comme objet de recherche, avant toute lecture plus poussée du projet communicationnel des carnets. Le sous-titre de *Janvier/Novembre 2015* est *Réfléchir après...*, tandis que celui de la sous-section d'*UC@ctualité* consacrée à ce même sujet s'intitule *Les attentats : et après ?* Il s'agirait donc non pas de parler des attentats en eux-mêmes, mais bien d'aborder via une approche réflexive les défis auxquels fait face une société désormais marquée par ces événements. L'actualité n'est donc pas celle de l'événement en lui-même, mais celle d'un état social dans lequel s'exerce l'activité de recherche, un *après* où s'inscrit la réflexion universitaire.

---

<sup>6</sup> Il ne s'agit donc pas de matériaux récents : la section « Les attentats, et après ? » semble clôturée sur *UC@ctualité* par un dernier billet datant du 9 décembre 2016, tandis que le carnet *Janvier/Novembre 2015* n'a plus été alimenté depuis le 21 mars 2017 [*mise à jour du 25/01/2018*: un nouveau billet a été publié ce jour].

La logique éditoriale, l'organisation documentaire et les rythmes de publication de ces carnets de recherche diffèrent sensiblement. *Janvier/Novembre 2015* est un espace de mise à disposition de documents liés à des cycles de conférences : vidéos, prises audio ou textes, mais également recensions d'ouvrages et notes critiques. Il associe ainsi le traitement de l'actualité sociale à la mise en visibilité des matériaux résultant d'une activité de recherche, qui s'y trouvent archivés. Les publications suivent *a minima* le rythme des conférences et l'actualité des publications liée au thème sociaux abordés. Les rubriques organisant les contenus du site ne sont pas thématiques, mais correspondent à des activités concrètes (*conférences – à écouter – atelier de lecture – à lire*) – autant de *technomots* qui évoquent soit le résultat d'un travail du chercheur, soit une suggestion faite au lecteur. L'énonciation éditoriale se fait en mode « magazine », qui présente simultanément plusieurs articles de front.

À l'inverse, *UC@ctualité* se présente comme un lieu de prise de parole pluridisciplinaire par des intervenants d'horizons divers, qui sont librement invités à s'y exprimer (une adresse de contact est fournie pour toute proposition de contribution). Le rythme de publication est de ce fait très souple, et dépend des contributions qui seront proposées. Le site distribue ses billets entre deux rubriques thématiques : « Les attentats et après ? » et « Les espaces du vivre ensemble » - seule la première est étudiée ici, pour la cohérence du corpus. L'énonciation éditoriale du carnet est ici celle du blog, où seule la dernière publication est immédiatement accessible au lecteur.

### *Projet communicationnel*

Les deux carnets poursuivent de manière très explicite le même souci d'une diffusion extra-universitaire des analyses produites et s'inscrivent dans un processus de médiation vers la société civile. *Janvier/Novembre 2015* (**diapo. 7**) indique dans le texte de présentation<sup>7</sup> son souhait de « mettre à disposition une édition adaptée des textes de conférences » ainsi que d'autres matériaux critiques « en réaction au grand 'blabla' politico-médiatique quand celui-ci est manifestement un déni du réel. » – position pour le moins abrupte apte à conforter une méfiance croissante du public à l'égard des médias traditionnels. Plus mesuré, le texte d'ouverture insiste sur le rôle des événements comme *catalyseurs* de questions déjà sous-jacentes, auxquelles on n'échappe plus désormais, « après ». Ce qui a donné lieu à l'organisation par des universitaires, de leur propre aveu « non spécialistes », d'un cycle de conférences à l'intention d'un large public en demande d'une information autre que celle du

---

<sup>7</sup> Dont j'extraits ici quelques idées marquantes, de façon très réductrice. L'argumentaire, beaucoup plus riche, mériterait à lui seul une analyse détaillée.

journalisme « à chaud », dont le carnet de recherche se fait l'écho. Une « nouvelle saison » annonce l'abandon provisoire du cycle de conférence et la poursuite de comptes rendus de lecture, dans l'optique de « faire connaître des discours qui préservent la complexité du réel et tentent de mettre à distance des mots qui ont envahi nos vies et qui, répétés en boucle, écrasent la réflexion ».

*UC@ctualité* (**diapo. 8**) prône également pour sa part, dans son éditorial, une prise de recul par rapport au traitement *immédiat* des attentats par les médias traditionnels et les réseaux sociaux. Le rôle des universitaires est alors d'apporter une analyse distanciée, un regard particulier sur l'actualité mais, comme dans *Janvier/Novembre 2015*, ce regard ne se prétend pas celui d'experts *ès* attentats. Les responsables éditoriaux estiment de cette manière renouer avec « l'ouverture à la société qui est [leur] vocation première ». On constate ainsi que l'actualité de l'*après* dont il est question dans les éléments de titre revêt des réalités différentes intégrées par les deux carnets : pour une part, c'est la mise à jour de questions implicites qui ne peuvent le rester, ni rester sans réponse, après les *événements* ; d'autre part, une réflexion qui se laisse le temps de l'analyse sur ces mêmes *événements* et leur inscription dans un horizon de connaissances universitaires à même de leur donner du sens.

L'actualité sociale entre donc ici pleinement en résonance avec l'actualité de la recherche : *UC@ctualité* invite les universitaires à prendre la parole pour investir une place dans la société civile, marquée par un contexte d'actualité bien défini. *Janvier/Novembre 2015* articule toutefois des strates d'actualité plus complexes : outre cette même mission que se donnent les universitaires de dialoguer avec la société civile (ici, par la mise à disposition de documents issus de manifestations scientifiques ouvertes au grand public), il s'agit également de mettre en visibilité d'une part l'actualité d'une activité de recherche et l'archivage progressif des matériaux associés, et d'autre part l'actualité des publications liées aux thématiques abordées par les recensions détaillées d'ouvrages. La tension archive/actualité animant la vie de la recherche est plus forte dans ce dernier cas.

### *Dimension argumentative des billets du corpus*

Voyons à présent comment les billets du corpus font écho aux éléments paratextuels qui viennent d'être exposés (**diapo. 9**).

Chacun des cinq billets du corpus d'*UC@ctualité* est le fait d'un locuteur différent, conformément au projet éditorial. On remarque que chaque auteur se positionne comme chercheur qui dans un premier temps partage l'émotion de la communauté citoyenne, pour

appréhender ensuite progressivement les événements avec le regard critique de sa profession. D'un point de vue linguistique, cet *ethos* de chercheur-citoyen se marque par le recours à des pronoms de première personne qui manifestent ce glissement : que ce soit un « nous » dont le référent bascule progressivement de la communauté citoyenne à la communauté de chercheurs (billet « Que faire » : « Sommes-nous bien sûr de tout cela ? » => « En tant que chercheurs, nous »), un « je » enregistrant dans un premier temps la réaction « sur le vif » du citoyen pour ensuite prendre en charge l'énonciation du chercheur en littérature, comme dans le billet « L'imagination *de* la terreur »<sup>8</sup> ou, à nouveau, de ce « nous » citoyen en recherche d'informations auprès d'un chercheur interviewé (« Une sociologie des attentats » : il s'agit d'« éclairer nos réactions », l'« ambivalence de notre rapport aux attentats islamistes »). Le billet « Les attentats... et après quoi ? », au sein duquel ces pronoms n'apparaissent pas, met en scène un historien posant des questions, formulant une problématique claire, désireux de qualifier avec précision les événements et de les inscrire dans une historicité, en documentant les termes « terreur », « attentats » ainsi que leurs évolutions. Les billets font donc pour la plupart état d'une réaction en deux temps des locuteurs : tout d'abord, le partage de l'émotion, ensuite, le regard critique porté sur les événements par le chercheur et la mise en évidence de sa démarche intellectuelle : délimitation des objets de sa discipline, formulation de questions, recours à des sources pour étayer le raisonnement, etc.<sup>9</sup>

Le recours au *pathos* est également présent par le biais d'une figure comme l'hypotypose (soit une figure qui vise à rendre présent aux yeux de l'auditoire la réalité décrite pour susciter une émotion et inciter à l'action) : par exemple, le billet « Que faire ? » s'ouvre sur un rappel des attentats de Paris et des manifestations qui s'en sont suivies :

Le Grand Duduche, le Roi des Cons mais aussi les Pandas (dans la Brume) et « celui qui n'aimait pas les gens » (enfin, certains), entre autres, ont été assassinés un mercredi matin de janvier 2015. Des Lumières se sont éteintes que de nombreuses bougies ont tentées de raviver quelques jours plus tard sur une place

---

<sup>8</sup> Il décrit d'une manière particulièrement explicite un positionnement qui n'est pas celui d'un expert, mais celui d'un citoyen, chercheur de son métier : « Mon intention n'est pas ici d'apporter de réponse ni d'explication, je n'ai pas les compétences le permettant et, finalement, j'ai surtout été envahi par la stupeur et le dégoût, chaque fois que j'ai appris ce qui avait été perpétré. » (« L'imagination *de* la terreur »). Le recours à ses compétences de chercheur en littérature permet cependant de poser une question sur la manière dont il conviendrait de penser les événements, et d'en proposer une piste d'appréhension à partir de la lecture d'un texte d'Imre Kertész, *Le Refus* (1988) – mais, à nouveau, la place du chercheur se trouve parmi les citoyens (« cette situation [...] qui nous engage en tant que citoyens dans nos rapports »).

<sup>9</sup> Pour une analyse plus précise de cet *ethos* du citoyen-chercheur, voir Ingrid Mayeur, « Quelle dimension argumentative dans les carnets de recherche en sciences humaines ? », *Argumentation et analyse du discours*, 20, avril 2018 [à paraître].

devenue « Chose Publique ». Espace public ? Tout le monde, tout le Monde ou presque, était « Charlie ». Paris redevenait porteur d'une valeur culturelle universelle : « Citoyen, quel est ton nom ? ».

Selon l'auteur toujours, il s'agit là de l'« écriture automatique de mots-symboles, porteurs d'images pour le monde » (*Ibid.*) à même de réactiver, chez le lecteur, l'émotion ressentie à la suite des attentats contre *Charlie Hebdo*. Le rappel d'un vécu commun aux Français est ici utilisée pour questionner la distance émotionnelle qui s'est installée par rapport à d'autres attentats ayant émaillés l'année 2015, dans d'autres pays du monde, sans pour autant provoquer une mobilisation semblable à celle du mouvement rassemblé sous la bannière « Je suis Charlie » ; l'incitation à agir porte ici sur une mobilisation empathique de l'allocutaire.

L'incitation à agir est aussi physique, par les sollicitations adressées au lecteur en vue d'une action sur le texte : les billets ouvrent quelques possibilités de *délinéarisation* par des *technomots*, hyperliens, imageries cliquables qui invitent le lecteur à naviguer pour consulter des compléments bibliographiques et ainsi poursuivre la construction d'un savoir sur le thème abordé.

Dans les billets de *Janvier/novembre 2015* (**diapo. 10**), on ne retrouve pas précisément cette inscription du chercheur dans un collectif social (alors qu'elle est bien présente, comme on l'a vu, au sein des discours d'accompagnement). Deux billets de *Janvier/Novembre 2015* sont assez pauvres en éléments discursifs, au sens langagier du terme, puisqu'il ne s'agit que d'un hyperlien pointant vers les conférences hébergées sur le site du groupe *Triangle*, à l'origine du carnet (en réalité, on devrait considérer que le discours délinéarisé fait partie du texte, mais cela rend compliqué la délimitation des observables donc je n'ai pas été plus loin). Cela témoigne toutefois d'une incitation à agir faite au lecteur, qui se trouve invité à lancer l'enregistrement de la conférence et, le cas échéant, à naviguer sur un site de centre de recherche. Un autre billet consiste en la transcription de l'introduction d'une conférence (« Le Surmusulman »), suivie du lien vers cette même conférence : le « nous » ne renvoie ici qu'au collectif universitaire organisateur. Le discours ainsi remédié témoigne par ailleurs d'une hésitation quant au lieu d'inscription de l'énonciation (« ici ce soir » >> « sur ce blog »). Dans les deux comptes rendus, qui sont le fait d'un même locuteur, on retombe sur une posture plus classique de l'universitaire critique, si ce n'est que les ouvrages envisagés sont des ouvrages grand public. Il n'y a là aucun recours au *pathos*, ni à une subjectivité déictique qui ancrerait l'énoncé dans une situation d'énonciation bien définie : l'effacement énonciatif est généralement de mise et le propos rend compte, de manière très détaillée et avec une évaluation critique, des ouvrages recensés. Le locuteur utilise des moyens de mise en saillance des éléments du texte (gras, couleurs,



soulignements) qui miment assez étonnamment ceux des *technomots* : or le texte n'est pas cliquable. En revanche, de nombreuses illustrations co-construisent l'énonciation.

Ce parcours sur la construction de l'actualité comme référent d'un discours de recherche nous renseigne ainsi sur la posture du locuteur et l'image de l'allocutaire, du lecteur attendu qu'anticipe le carnet de recherche (**diapo. 11**). Locuteur et allocutaires sont tous deux décrits dans les discours d'accompagnement comme citoyens partageant un même « après ». Aucun ne peut prétendre au statut d'expert à propos des attentats, mais les universitaires se positionnent, par l'investissement d'un carnet de recherche destiné essentiellement au public extra-académique (mais n'excluant pas non plus les universitaires), en intellectuels à même d'apporter à ce public le complément d'information dont il serait demandeur. On voit cependant que, si pour *UC@ctualité*, le chercheur qui prend la parole dans les billets continue de se poser à la fois comme chercheur et comme citoyen, ce n'est plus vraiment le cas pour *Janvier/Novembre 2015*, où le chercheur se situe là dans une activité de recherche (lorsqu'il réalise des recensions détaillées et critiques ou anime des conférences).

Les deux carnets me paraissent aussi différer radicalement quant à l'image de l'allocutaire qu'ils construisent. Si *Janvier/Novembre 2015* multiplie les suggestions à l'encontre du lecteur profane (lien cliquable vers les inscriptions aux conférences, suggestions de lecture, intitulé des rubriques, énonciation éditoriale en mode magazine ou tension archive-actualité invitant à circuler dans les contenus du carnet, etc.), *UC@ctualité* adresse une suggestion de participation aux seuls universitaires invités à prendre la plume – si l'on fait l'impasse évidemment sur l'incitation à laisser des commentaires, ouverte à chacun, que permet *l'architexte* du blog (non utilisée par les lecteurs d'ailleurs : aucun des billets du corpus ne fait l'objet d'un commentaire). Si l'un et l'autre carnet anticipent un lecteur non universitaire, la réquisition de ce lecteur et son implication active n'ont pas du tout la même force. *UC@ctualité* place davantage la focale sur l'universitaire médiateur et ne donne finalement qu'une image assez floue du lecteur attendu, tandis que *Janvier/Novembre 2015* se montre davantage tourné vers l'allocutaire dans une logique de partage (cf. suggestions), où l'universitaire se fait plus discret quant à son expérience personnelle des événements et exerce son activité critique envers les discours qui en rendent compte, soit ceux d'acteurs sociaux dépassant l'audience académique (ouvrages, invités de conférences).

## Statut de la médiation des savoirs (**diapo. 12**)

Je voudrais pour terminer ouvrir une réflexion sur le statut des discours de savoir qui s'inscrivent dans ces deux carnets, sur la nature des connaissances transmises. Au catalogue *Hypothèses*, Janvier/Novembre 2015 est répertorié comme « carnet de vulgarisation » tandis qu'*UC@ctualité* figure comme « carnet de débat ». Si l'entreprise de médiation auprès de la société civile est explicitement revendiquée dans les deux cas, cette médiation ne porte pas sur des savoirs appartenant au domaine d'expertise des chercheurs : elle résulte en réalité de l'application de méthodes critiques qui sont le propre des humanités. Est-ce donc bien de vulgarisation qu'il s'agit ? La question apparaîtra peut-être comme naïve, mais à mon sens ce n'est pas forcément une évidence.

Dans un article de synthèse, Jacobi, Schiele et Cyr définissent la vulgarisation scientifique comme « un ensemble de pratiques sociales, empruntant des médias différents (textes, livres, audiovisuels, informatique, expositions...) pour contribuer à l'appropriation de la culture et technique par des non spécialistes en dehors de l'école. » (Jacobi, Schiele, et Cyr 1990, 84). La médiation opérée ici porte-t-elle bien sur une appropriation de la culture et de la technique ? Ce n'est pas certain, puisque l'objet en est une actualité sociale. En outre, la vulgarisation s'opère en principe dans des lieux distincts de ceux de la communication scientifique - ce qui n'est pas le cas ici, car *Hypothèses* reste une plateforme de publication scientifique où la médiation côtoie la publication pour les pairs ; ce en quoi elle diffère d'un site comme *TheConversation* où les actualités sont décortiquées par des chercheurs dans des articles éditorialisés par des journalistes<sup>10</sup>.

La médiation scientifique s'opère en général sur des recherches validées, tandis que le journalisme scientifique informe des recherches récentes en les vulgarisant (soit des actualités de la recherche publiées dans des médias grand public ; c'est par ailleurs souvent le fait de journalistes). Mais qu'en est-il d'une lecture critique de l'actualité sociale par des chercheurs en humanités, au sein d'une plateforme de communication scientifique (soit hors médias de masse ou des canaux dédiés, comme le serait la revue *Sciences humaines*) ? N'y a-t-il pas là une forme de création de savoir ? Signalant à la suite de Jacobi (Jacobi 1986, 1999) que les frontières entre vulgarisation et discours scientifique ne sont pas étanches, Rinck définit l'écrit scientifique comme un « discours produit dans le cadre de l'activité de recherche à des fins de construction et de diffusion du savoir » (Rinck 2010, paragr. 2). Il me semble que les textes du

---

<sup>10</sup> Bien que certaines publications d'*Hypothèses* soient publiées en parallèle sur *TheConversation*.

corpus correspondent assez bien à cette définition, alors que la vulgarisation au sens strict n'implique pas, en général du moins (puisque les frontières sont perméables), la construction d'un savoir<sup>11</sup>.

On pourrait voir là une évolution des pratiques de médiation mise en évidence par Bensaude-Vincent, qui signale qu'au début du 21<sup>e</sup> siècle « [l]es formes traditionnelles de médiation “au nom de la science” sont relayées par de nouvelles pratiques de médiation “au nom de la démocratie” (Bensaude-Vincent 2010, paragr. 9), notamment avec l'émergence d'une science citoyenne favorisant les interactions entre chercheurs et société civile. Il me semble assez clair dans le cas présent que les carnets poursuivent un objectif de mobilisation citoyenne à des fins démocratiques, par l'accroissement des connaissances du public et la mise en œuvre de compétences critiques – ce pourrait être précisément cette forme de technique, mise en exergue par les universitaires dans leurs billets, qui est l'objet de la médiation, dans la perspective de Citton qui entendait les humanités comme des *arts (technè)* au sens grec du terme (Citton 2010).

## Corpus

- Caron, Jean-Claude. 2016 (28 septembre). « Les attentats... et après quoi ? » Billet. *UC@ctualité* (blog). <https://uactualite.hypotheses.org/63>.
- Dartigues, Laurent. 2017 (21 mars). « Question de blasphème, à partir de Jacques de Saint Victor, *Blasphème. Brève histoire d'un « crime imaginaire »* et Anastasia Colosimo, *Les Bûchers de la liberté* ». Billet. *Janvier/Novembre 2015. Réfléchir après...* (blog). <https://apres2015.hypotheses.org/362>.
- . 2017 (5 janvier). « Joby Warrick, Sous le drapeau noir de Daesh ». Billet. *Janvier/Novembre 2015. Réfléchir après...* (blog). <https://apres2015.hypotheses.org/320>.
- . 2017 (23 janvier). « Le surmusulman ». Billet. *Janvier/Novembre 2015. Réfléchir après...* (blog). <https://apres2015.hypotheses.org/346>.
- . 2016 (17 décembre). « Médias et terrorisme : la question de l'ennemi intérieur ». Billet. *Janvier/Novembre 2015. Réfléchir après...* (blog). <https://apres2015.hypotheses.org/316>.
- . 2016 (18 novembre). « Un an d'état d'urgence ! Feu l'état de droit ? » Billet. *Janvier/Novembre 2015. Réfléchir après...* (blog). <https://apres2015.hypotheses.org/304>.
- Gautier, Claude, et Marie Fabre. 2016 (21 mars). « Ouverture | Janvier/Novembre 2015. Réfléchir après... ». *Janvier/Novembre 2015. Réfléchir après...* (blog). <http://apres2015.hypotheses.org/category/ouverture>.
- « Janvier/Novembre 2015. Réfléchir après... ». 2018 (2 janvier) [capture d'écran de la page d'accueil]. <http://apres2015.hypotheses.org/>.
- Mesnard, Philippe. 2016 (28 septembre). « L'imagination de la terreur ». Billet. *UC@ctualité* (blog). <https://uactualite.hypotheses.org/82>.
- Meyer, Camille. 2016 (9 décembre). « Une sociologie des attentats ». Billet. *UC@ctualité* (blog). <https://uactualite.hypotheses.org/173>.

---

<sup>11</sup> Entendu comme un savoir qui présente une avancée dans le champ disciplinaire au sein duquel s'inscrit le locuteur. Il faudrait toutefois nuancer : ainsi, Jeanneret estime pour sa part que la vulgarisation est bien une activité de production de savoir (Jeanneret 1994, 301).

Pôle éditorial numérique [Polen]. 2016 (6 octobre). « Les dessins d'Adrien Weber, quelques jours après les attentats du 13 novembre ». Billet. *UC@ctualité* (blog). <https://ucactualite.hypotheses.org/109>.

Raichvarg, Daniel. 2016 (28 septembre). « Que faire ? » Billet. *UC@ctualité* (blog). <https://ucactualite.hypotheses.org/47>.

« UC@ctualité – Une mise en perspective de l'actualité par les universitaires ». 2018 (2 janvier) [capture d'écran de la page d'accueil]. <https://ucactualite.hypotheses.org/>.

Zouari, Khaled, et Pascal Gay. 2016 (6 juillet). « Les attentats, et après ? [éditorial] ». *UC@ctualité. Une mise en perspective de l'actualité par les universitaires* (blog). <https://ucactualite.hypotheses.org/category/editorial>.

## Bibliographie (diapo. 13)

- Amossy, Ruth. 2000. *L'argumentation dans le discours*. Paris: Nathan Université.
- Bensaude-Vincent, Bernadette. 2010. « Splendeur et décadence de la vulgarisation scientifique ». *Questions de communication*, n° 17 (juin): 19-32. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.368>.
- Charaudeau, Patrick, et Dominique Maingueneau. 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris: Seuil.
- Citton, Yves. 2010. *L'avenir des humanités: économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*. Paris: La Découverte. <https://books.google.be/books?hl=fr&lr=&id=9kTtkzBff3MC&oi=fnd&pg=PT7&dq=circulation+des+connaissance&ots=bSZld22ZDW&sig=jsDTAsdfLA2O7AkH-LRENZ4bFMo#v=onepage&q=circulation%20des%20connaissance&f=false>.
- Dacos, Marin, et Pierre Mounier. 2010. « Les carnets de recherche en ligne, espace d'une conversation scientifique décentrée ». In *Lieux de savoir. 2. Gestes et supports du travail savant*, édité par Christian Jacob, 2:N/A. Paris: Albin Michel. [http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00439849/document](http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00439849/document).
- Jacobi, Daniel. 1986. *Diffusion et vulgarisation: itinéraires du texte scientifique*. Besançon: Presses Univ. Franche-Comté.
- . 1999. *La communication scientifique: discours, figures, modèles*. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble.
- Jacobi, Daniel, Bernard Schiele, et Marie-France Cyr. 1990. « Note de synthèse [La vulgarisation scientifique et l'éducation non formelle] ». *Revue française de pédagogie* 91 (1): 81-111. <https://doi.org/10.3406/rfp.1990.1390>.
- Jeanneret, Yves. 1994. *Écrire la science: Formes et enjeux de la vulgarisation*. Paris: Presses Universitaires de France.
- . 2014. *Critique de la trivialité: Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*. Paris: Editions Non Standard.
- Jeanneret, Yves, et Emmanuël Souchier. 2005. « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran ». *Communication et langages* 145 (1): 3-15. <https://doi.org/10.3406/colan.2005.3351>.
- Paveau, Marie-Anne. 2012. « L'intégrité des corpus natifs en ligne Une écologie postdualiste pour la théorie du discours ». *Cahiers de praxématique*, n° 59 (juin): 65-90.
- . 2015. « En naviguant en écrivant. Réflexions sur les textualités numériques ». In *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*, par Jean-Michel Adam, Besançon, 337-53. Presses universitaires de Franche-Comté. <https://hal-univ-paris13.archives-ouvertes.fr/hal-01163507/document>.

- . 2016. « Des discours et des liens. Hypertextualité, technodiscursivité, écrilecture ». *Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n° 42: 23-48.
- . 2017. *L'analyse du discours numérique: Dictionnaire des formes et des pratiques*. Hermann.
- Perelman, Chaïm, et Lucie Olbrecht-Tyteca. 1988. *La Nouvelle Rhétorique. Traité de L'argumentation*. 5e éd. Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Rinck, Fanny. 2010. « L'analyse linguistique des enjeux de connaissance dans le discours scientifique ». *Revue d'anthropologie des connaissances* 4, n° 3 (3): 427-50.
- Souchier, Emmanuël. 1996. « L'écrit d'écran, pratiques d'écriture & informatique ». *Communication et langages* 107 (1): 105-19. <https://doi.org/10.3406/colan.1996.2662>.
- Souchier, Emmanuël, et Yves Jeanneret. 1999. « Pour une poétique de «l'écrit d'écran» ». *Xoana*, n° 6/7: 97-107.
- Tardy, Cécile, et Yves Jeanneret. 2007. *L'écriture des médias informatisés: espaces de pratiques*. Paris: Hermès science.